

Marc Froment-Meurice

NO FUTURE

Granel avait en ce sens parfaitement raison de rappeler que « le national-socialisme fut *aussi*, comme le fascisme, un mouvement foncièrement petit-bourgeois » (*U*, 143¹).

L'idéal, pour un sujet autonome (certain de lui-même), c'est qu'il n'y ait essentiellement *pas* d'avenir, du moins pas d'avenir autre que la continuation du présent: « Notre avenir (...) ne possède qu'une seule détermination essentielle: c'est que *rien* ne puisse véritablement y ad-venir. Cette contrainte étant historique, elle écrase sur son horizon propre tout ce qui, étant de moindre portée qu'elle, vise pourtant à une différence, si "radicale" que celle-ci puisse être voulue » (*U*, 64). En d'autres termes, « il n'y a strictement rien à "faire", ni du dedans ni du dehors, "contre" un âge de l'Être. » Rien à faire, parce que, essentiellement, ce n'est pas de « faire » qu'il s'agit, du moins pas dans le sens de réaliser un programme, et, donc, d'établir un dispositif d'action. Rien à faire contre ce qui est déjà là, patent, « un âge de l'Être », ce qu'on appelle la « clôture de la métaphysique » ou une certaine fin de l'histoire.

Mais il y a autre chose, que Granel laisse percer dans le paragraphe suivant. On peut accepter l'unique "détermination essentielle" de l'avenir—à savoir qu'il est terminé, dé-terminé comme clos, ouvert à rien, dans la mesure même de l'ambiguïté inhérente à ce « rien », souligné par Granel (« que *rien* ne puisse véritablement advenir »). Lisons la suite, en ayant l'oeil sur ce rien, ce « tout ou rien » qui finit par s'autodétruire pour laisser la place à *autre chose* :

« Cependant il y a beaucoup à préparer (non comme un dispositif, mais comme une venue) en cessant de rester-contre, en s'écartant au contraire *légèrement*. Et que ce beaucoup soit destiné à demeurer rien s'il ne devient pas tout, on en convient, mais en s'écartant cependant aussi (et même d'abord) de l'idée de la totalité... »

[...]

Ce que je voudrais suggérer en guise d'ouverture, plus que de conclusion – mais d'ouverture à rien, rien de « possible », « réel » ou « nécessaire »², rien qui puisse tomber sous ces chefs d'accusation, les catégories métaphysiques qui ont depuis toujours inmanquablement manqué la singularité du *Dasein*, et que Heidegger lui-même a manqué dans la mesure où, au fond, sa pensée demeure dans l'ombre de ce qu'il ne peut concevoir que comme un « âge de l'Être », un destin qui est arrivé à son

¹ *U* = *De l'université*.

² Celui-ci étant déterminé, métaphysiquement (par exemple chez Leibniz), comme ce dont le contraire est impossible. C'est au reste ce qui différencie le *Geschick* heideggerien de la pure nécessité (et en quoi la "contrainte" historique dont parle Granel n'est pas juste une affaire logique). Toutefois, ce destin, cet "envoi" demeure à l'abri de toute contingence. Assuré d'arriver – parce que déjà arrivé.

terme comme s'il y avait un terme, ou comme si l'on pouvait s'attendre à l'arrivée quand, en fait, rien n'arrive qu'à ne pas arriver (à terme) : il n'y a d'avenir, donc, que si sa venue n'est pas programmée à l'avance, et ainsi comme une aventure, un saut dans l'inconnu. Tenter l'impossible – non parce qu'il serait plus intéressant que le possible entendu comme réalisable, pratiquement ou raisonnablement (ce qui revient au même) – mais parce que, dans un sens qui semble ne pas « faire » sens, il n'offre aucun intérêt et ne donne aucune assurance de revenu, échappe au Capital et demeure rigoureusement indéchiffrable. L'avenir doit rester ouvert à la possibilité de son impossibilité – à la possibilité qu'il n'y ait aucun avenir, là. Incalculable, ce qui n'exclut pas tout calcul, juste que c'est un calcul sans calcul, « gratuit », ou qui ne se représente rien comme lui revenant, et du coup ne se représente pas (à soi-même, comme tel ou tel, voire comme « l'avenir »).